

→ tirent très honorablement, en particulier Tamara (Aldi), à la fois très fruité et très floral, ainsi que Dia, surtout fruité avec des arômes proches d'un miel de bruyère. Loin derrière, les références notées ■ ou ■■ présentent des défauts rédhibitoires, notamment des arrière-goûts ou des odeurs parasites (animal, fumé, vineux, chimique...). Le pire de tous, Le prix gagnant (Leader Price), est pénalisé par son odeur de chou fermenté et son goût légèrement salé.

Miels d'acacia. De couleur pâle et de consistance en général liquide, le miel d'acacia est doux, floral, un peu fruité, avec des arômes soufrés et des saveurs subtilement vanillées. Dans l'ensemble, les miels de notre sélection correspondent bien à ce profil organoleptique. Les miels de Bernard Michaud et de Daval présentent toutefois un léger défaut (arrière-goût de « chaud »), alors que La vie claire et Albert Ménès se situent un peu au-dessus du panier grâce à leurs arômes floraux bien présents. Malgré ces petites différences, tous les produits sont de bonne facture (★★). Néanmoins, aucun n'atteint un niveau d'excellence.

Miels de lavande. Ces miels crémeux, de couleur ivoire, sont très typés, avec des arômes complexes de fleurs, de fruits, d'herbes sèches (paille) et d'amandes amères. Trois miels se distinguent du lot par leur qualité irréprochable (★★★). Les miels Leader Price et Bruno Laurent ont eux aussi les caractéristiques des miels de lavande, mais sont un peu moins équilibrés. Un reproche également fait à Lune de miel, qui est de surcroît pénalisé par un arrière-goût de « chaud ». ■

Florence Humbert
et Mélanie Marchais

P. CHENET/NATURIMAGES



Halte à l'hécatombe

Les générations futures connaîtront-elles le goût du miel ? Pas certain. Depuis plus de quinze ans, un mal mystérieux frappe les colonies d'abeilles. En France, les pertes moyennes sont estimées à 30 % chaque année, avec des pics à plus de 50 % dans certaines régions, alors que la mortalité « naturelle » ne devrait guère dépasser 5 %. Ce phénomène, connu sous le nom de « syndrome d'effondrement des colonies » ou CCD (*Colony Collapse Disorder*), est observé dans de nombreux pays. Il est d'autant plus inquiétant qu'il ne concerne pas que la production de miel : à terme, les cultures de plantes à fleurs sont aussi menacées. Plus de 75 % des espèces végétales florales se reproduisent grâce aux insectes pollinisateurs. Seules 25 % des plantes cultivées dans le monde, comme le blé, le riz ou le maïs, ne sont pas concernées par la pollinisation. « Malgré les centaines d'études sur le sujet, on ignore toujours les véritables causes de la surmortalité des butineuses », constate Pascal Jourdan, directeur technique de l'ITSAP (Institut technique et scientifique de l'apiculture et de la pollinisation). Mais tous les experts s'accordent pour dire qu'elle est due à la conjonction de plusieurs facteurs.

À commencer par la prolifération des parasites et des ravageurs comme le *Varroa destructor*. Cet acarien d'origine asiatique, apparu en Europe dans les années 80, se nourrit de l'hémolymphe (un fluide équivalent du sang) des abeilles. Le varroa est d'autant plus difficile à éradiquer qu'il a développé des résistances aux traitements médicamenteux classiques. « L'industrie pharmaceutique n'investit pas suffisamment dans la recherche contre la varroase, l'apiculture représentant un micromarché », déplore Olivier Belval, président de l'Union nationale de l'apiculture française (Unaf).

Les pesticides accusés

Mais pour nombre d'apiculteurs, l'essentiel n'est pas là. « C'est avant tout la pauvreté de l'environnement, couplée à l'exposition des abeilles aux pesticides qui les rend vulnérables aux parasites ou au virus », poursuit Olivier Belval. Dans les régions de grandes cultures intensives, les mortalités sont plus importantes que là où les parcelles sont morcelées par des haies. » Depuis des années, les apiculteurs pointent du doigt les effets délétères des insecticides dits systémiques, à base d'imidaclopride comme le Gaucho ou

de Fipronil po... Ces produits e... et libèrent leu... dans la sève. «... produits sont u... provoquent pa... aiguës. C'est pa... très rarement... Mais ils impacte... des abeilles », i... Jourdan. Parce... leur système n... ne retrouvent... ruche et meur... immunitaire é... peuvent aussi... des maladies s... En 1999, puis... à l'action de l'... apiculteurs, le... français ont re... l'autorisation... le marché du... tournesol et le... que du Régien... cultures. Plus... France a égale... commercialisa... sur le colza, fa... suisse Syngent... fait suite à la p... d'une étude n... du thiametox... active du Croi... non létales, d... des abeilles. É... avis de l'Agen... sanitaire (Ans... même sens. M... loin d'être ga... a fait savoir q... les recours pe... devant les tri... obtenir l'ann... décision. La f... pourrait s'ap... du règlemen... 1107/2009, s... impossible d... sur le march... traitée avec... est déjà auto... membre. Or... employé da... de l'Union e...

Les pesticides et biodiversité sont de la surmortalité

Halte à l'hécatombe

Les générations futures connaîtront-elles le goût du miel ? Pas certain. Depuis plus de quinze ans, un mal mystérieux frappe les colonies d'abeilles. En France, les pertes moyennes sont estimées à 30 % chaque année, avec des pics à plus de 50 % dans certaines régions, alors que la mortalité « naturelle » ne devrait guère dépasser 5 %. Ce phénomène, connu sous le nom de « syndrome d'effondrement des colonies » ou CCD (*Colony Collapse Disorder*), est observé dans de nombreux pays. Il est d'autant plus inquiétant qu'il ne concerne pas que la production de miel : à terme, les cultures de plantes à fleurs sont aussi menacées. Plus de 75 % des espèces végétales florales se reproduisent grâce aux insectes pollinisateurs. Seules 25 % des plantes cultivées dans le monde, comme le blé, le riz ou le maïs, ne sont pas concernées par la pollinisation. « *Malgré les centaines d'études sur le sujet, on ignore toujours les véritables causes de la surmortalité des butineuses* », constate Pascal Jourdan, directeur technique de l'ITSAP (Institut technique et scientifique de l'apiculture et de la pollinisation). Mais tous les experts s'accordent pour dire qu'elle est due à la conjonction de plusieurs facteurs.

À commencer par la prolifération des parasites et des ravageurs comme le *Varroa destructor*. Cet acarien d'origine asiatique, apparu en Europe dans les années 80, se nourrit de l'hémolymph (un fluide équivalent du sang) des abeilles. Le varroa est d'autant plus difficile à éradiquer qu'il a développé des résistances aux traitements médicamenteux classiques. « *L'industrie pharmaceutique n'investit pas suffisamment dans la recherche contre la varroase, l'apiculture représentant un micromarché* », déplore Olivier Belval, président de l'Union nationale de l'apiculture française (Unaf).

Les pesticides accusés

Mais pour nombre d'apiculteurs, l'essentiel n'est pas là. « *C'est avant tout la pauvreté de l'environnement, couplée à l'exposition des abeilles aux pesticides qui les rend vulnérables aux parasites ou au virus* », poursuit Olivier Belval. *Dans les régions de grandes cultures intensives, les mortalités sont plus importantes que là où les parcelles sont morcelées par des haies.* » Depuis des années, les apiculteurs pointent du doigt les effets délétères des insecticides dits systémiques, à base d'imidaclopride comme le Gaucho ou

de Fipronil pour le Régent TS. Ces produits enrobent la semence et libèrent leurs principes actifs dans la sève. « *Aux doses où ces produits sont utilisés, ils ne provoquent pas d'intoxications aiguës. C'est pourquoi on observe très rarement de fortes mortalités. Mais ils impactent le comportement des abeilles* », indique Pascal Jourdan. Parce qu'ils perturbent leur système nerveux, les abeilles ne retrouvent plus le chemin de la ruche et meurent. Leur système immunitaire étant affaibli, elles peuvent aussi développer des maladies neuro-végétatives. En 1999, puis en 2004, grâce à l'action de l'Unaf et des apiculteurs, les pouvoirs publics français ont retiré successivement l'autorisation de mise sur le marché du Gaucho sur le tournesol et le maïs, ainsi que du Régent sur toutes les cultures. Plus récemment, la France a également suspendu la commercialisation du Cruiser OSR sur le colza, fabriqué par le géant suisse Syngenta. Une décision qui fait suite à la publication, en mars, d'une étude montrant les effets du thiametoxam (la molécule active du Cruiser), même à doses non létales, dans la disparition des abeilles. Étude suivie par un avis de l'Agence de sécurité sanitaire (Anses) allant dans le même sens. Mais la partie est loin d'être gagnée. Syngenta a fait savoir qu'il utiliserait tous les recours possibles, notamment devant les tribunaux, pour obtenir l'annulation de cette décision. La firme agrochimique pourrait s'appuyer sur l'article 49 du règlement européen 1107/2009, selon lequel il est impossible d'interdire la mise sur le marché d'une semence traitée avec un pesticide si elle est déjà autorisée par un État membre. Or, le Cruiser est employé dans plusieurs pays de l'Union européenne. ■

Les pesticides et la perte de biodiversité sont-ils responsables de la surmortalité des abeilles ?

